

# Imaginer l'Europe [sous la dir. de Klaus Malettke]

Autor(en): **Ackermann, Brunl**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **51 (2001)**

Heft 1

PDF erstellt am: **20.09.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

prit européen». L'Histoire de l'Europe s'achève-t-elle pour autant à ce point précis? La seconde moitié du XX<sup>e</sup> témoigne – mais c'est ici un autre sujet que les auteurs n'abordent pas, celui de la construction institutionnelle du Vieux-Continent – que l'unicité de l'Europe est amorcée, et que son histoire ne continuera que si les Européens le veulent.

On l'aura compris: un travail d'historien peut être aussi œuvre militante et engagement citoyen. D'aucuns, à tort, reprocheront à ces deux volumes leur caractère par trop européocentriste, mais cet européocentrisme n'est ni naïf ni désuet. Finalement, n'est-il pas heureux parfois que des Européens, fort d'un savoir qui n'occulte ni les errances des peuples d'Europe ni les réalités historiques, redécouvrent, avec leurs yeux d'Européens, les trésors et les richesses que leur propre histoire a enseigné au monde? «L'Europe a apporté au monde l'idée de l'histoire», écrivait Karl Jaspers, propos qui n'est pas sans rappeler que nos pratiques de l'histoire sont filles de deux traditions successives, gréco-romaine et chrétienne. N'est-il pas heureux aussi que d'autres civilisations, dont il ne faut évidemment mésestimer ni la richesse ni ce qu'elles ont apporté et apporteront à l'histoire de l'humanité, puissent tirer quelques leçons des grandeurs et des malheurs de la civilisation européenne? Là doit commencer le dialogue des cultures, auquel appelait Denis de Rougemont dès les années soixante. Mais auparavant, il s'agissait de reconstruire, ou construire, une mémoire commune, garante d'une future conscience européenne. Car sans mémoire européenne, point d'identité européenne. Pari brillamment tenu.

*Bruno Ackermann, St-Légier-La Chiésaz*

Klaus Malettke (sous la direction de): **Imaginer l'Europe**. Paris, Belin-Do Boek, 1998, 269 p.

Explorer, au seuil d'un nouveau millénaire, une histoire de l'Europe et de ses développements récents participe d'une exigence à penser l'avenir avec intelligence. C'est l'exercice que proposent plusieurs professeurs et chercheurs, effort d'autant plus nécessaire que l'histoire du Vieux-Continent s'est formidablement accélérée ces cinq dernières décennies et qu'il importe de s'interroger inlassablement sur les conceptions et les idées qui ont finalement permis de traduire dans des institutions politiques nouvelles cette «unification» – le terme est impropre: il conviendrait aujourd'hui de parler plutôt d'union. L'ambition de cet ouvrage collectif est, pour ses auteurs, d'analyser le cheminement du Vieux-Continent non dans une perspective jusqu'ici traditionnellement nationale, au pire nationaliste, mais du seul point de vue européen. Par choix, l'étendue chronologique proposée ici demeure limitée, familière à l'histoire des idées et souvent compartimentée. Elle prend comme point de départ l'Europe médiévale, une période vaste et difficile à décrypter, s'attache ensuite à la période de la Renaissance et à l'époque moderne, puis au XVIII<sup>e</sup> siècle et aux perceptions de l'Europe au XIX<sup>e</sup>, et aboutit à la crise européenne de l'entre-deux-guerres et à la politique d'intégration après 1945. Souvenons-nous cependant que l'histoire de l'Europe est plus ancienne, et Denis de Rougemont, avec ses *Vingt-huit siècles d'Europe* (1961) ou Jean-Baptiste Duroselle et son désormais classique *L'idée d'Europe dans l'histoire* (1965) en avaient tracés des panoramas plus vastes et plus complets.

Il n'empêche qu'au fil des chapitres, les auteurs dissèquent, non sans pertinence et à grands renforts d'érudition, les principaux projets visant à l'unification politique de l'Europe. Les plus illustres penseurs du Vieux-Continent sont convoqués tour à tour, leurs œuvres politiques replacées dans le contexte historique de leur

temps et analysées avec exactitude, d'où sont extraites leurs perceptions du monde et leurs visions de l'Europe à venir ou, au contraire, leur absence de réflexion quant à une «théorie européenne». L'étude des grands textes de l'Occident latin démontre que les diverses réflexions sur l'Europe – l'emploi du mot est encore rare et n'a de seule valeur que géographique – paraissent plutôt marginales et sont dominées par l'idéal de la *respublica christiana*. La Renaissance apparaît davantage comme un moment capital où l'Europe commence à se réaliser dans l'idée d'une *respublica literaria*, époque marquée aussi par l'essor des affirmations étatiques et les prises de conscience «nationales», l'éclatement confessionnel et la découverte de nouveaux mondes, cette dernière renforçant la spécificité de la «civilisation européenne». Sur le plan politique, territorial et culturel, la diversité et l'unité dominant dans un même élan l'aventure de l'Occident où s'effacent, sans disparaître, les institutions maîtresses de la chrétienté, la papauté et l'empire. Les effets de cette évolution se traduisent par la recherche d'un point d'équilibre, et aux auteurs de l'ouvrage de souligner le poids des héritages communs (le christianisme, l'antiquité, le patrimoine politique) sur la formation de la conscience européenne. Après l'ultime tentative d'unification de la chrétienté occidentale menée par Charles Quint, lequel rêvait d'imposer une «monarchie universelle» et qui se heurta aux forces centrifuges qui régentaient l'Europe naissante, l'époque moderne fut dominée par le «Grand Dessein» de Sully et son célèbre plan d'organisation de l'Europe, dont nous savons aujourd'hui l'influence certaine qu'il exerça sur diverses institutions au XX<sup>e</sup> siècle, et les projets du cardinal-ministre Richelieu, de «bonne paix», non de l'Europe, mais de la chrétienté. Tous deux, Sully de manière plus explicite que Richelieu, propagèrent cependant l'idée d'un «équilibre européen». Les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles marquent résolument le réveil de la conscience européenne. Jamais les vocables «Europe» et «européen» ne furent autant répandus et employés, mais comme le démontre Klaus Malettke, les maîtres à penser de cette époque n'en sont restés qu'à la simple formulation de ces mots, alors même que l'idée d'Europe, sans être encore claire et précise, se décline politiquement dès le XVII<sup>e</sup> siècle. Au siècle des Lumières, l'idée de l'établissement d'une paix perpétuelle en Europe, un projet défendu par l'abbé de Saint-Pierre, bien que critiqué par certains philosophes, mais relayé par des commentateurs avisés, tels Rousseau, Friedrich von Gentz ou Kant dans son essai *De la paix perpétuelle*, – qui plus tard sera célébré comme le père de la Société des Nations –, ce projet allait orienter l'ensemble des réflexions sur l'idée d'Europe. Emergent dès lors des représentations variées de l'ordre politique à imaginer, la confédération européenne, la fédération des Etats européens, voire des peuples européens, lesquelles allaient influencer durablement la réflexion politique du XIX<sup>e</sup> siècle et, dans les esprits, fomenter la vision d'une Europe unie, et ceci malgré les difficultés croissantes que le Vieux-Continent affrontait du fait de la croissance rapide des sociétés industrielles, avec ses implications politique, économique et sociale. L'ordre né du Congrès de Vienne de 1815, largement eurocentrique, fondé autour des grandes puissances et des Etats de moyenne et petite taille, perdura jusqu'à la Première Guerre mondiale, mais n'empêcha pas le développement des énergies nationales et des intérêts nationalistes, mettant fin du même coup aux tendances à l'europanisation. Nombreux furent les penseurs et les élites politiques qui, dès les premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle, et malgré la montée en puissance des fièvres identitaires, plaidèrent en faveur d'un ordre fédératif européen, qui seul, à leurs yeux, permettrait d'établir une paix durable. En vain. Au XX<sup>e</sup> siècle, les guerres ébran-

lent les fondements mêmes de l'Europe, réveillant du même coup les Etats nationaux et libérant les totalitarismes, déchirant les esprits jusqu'à les plonger dans le plus profond désarroi. L'on se souvient du cri d'alarme de Valéry: «Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles!», de l'échec successif des diverses initiatives d'intégration sur la base d'un partenariat, de la tentative d'imposer l'unification de l'Europe par la soumission brutale des peuples, enfin de la destruction de l'Europe. Dans le climat de l'après-guerre, au moment où l'Europe se trouva au plus bas de sa conscience, la marche vers une intégration supranationale s'imposa comme une nécessité impérieuse.

A la lecture de ces exposés, toujours intelligibles et riches en jugements nuancés, l'on peut toutefois s'étonner de l'absence de nombre de figures qui *imaginèrent* l'Europe au cours de ces siècles. Si la période médiévale et celle de l'Europe moderne sont bien représentées, les penseurs du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècles sont particulièrement occultés. Et il y en eut, de ces rêveurs, utopistes et prophètes, à qui l'histoire donne aujourd'hui tant raison. N'est-il point paradoxal d'observer que l'Europe des Quinze, si elle emprunte aux penseurs du passé ses marques, s'inspire fortement de ceux qui, dans le siècle présent, donnèrent l'impulsion décisive à la construction européenne. Il ressort cependant de cette approche collective plusieurs leçons de premier ordre, qui permettent de comprendre mieux le long cheminement vers l'Europe unie: d'abord que l'histoire des plans et des théories d'organisation politique du Vieux-Continent est d'une extraordinaire complexité, et que cette histoire se caractérise par sa discontinuité, entrecoupée qu'elle fut par des périodes de stagnation, des moments de scepticisme à l'encontre des projets visant à l'unité politique des peuples européens; ensuite que les héritages du passé – du Moyen Age et de la période de la Renaissance – ont souvent été sous-estimés dans la formation de la conscience européenne, aspect que les auteurs rétablissent ici avec justesse et pertinence; que les temps de crise favorisèrent l'émergence de projets européens; enfin que les idées développées au cours des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles se retrouvent dans les projets et les théories de l'unité politique formulés au cours des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. En définitive, les enseignements qui se dégagent de ce parcours historique, certes incomplet mais décrivant quelques étapes clés, devraient inciter les Européens à persévérer dans leur volonté de construire inlassablement la paix, toujours menacée, en Europe.

*Bruno Ackermann, St-Légier-La Chiésaz*

Mark Mazower: **Der dunkle Kontinent. Europa im 20. Jahrhundert.** Berlin, Alexander Fest Verlag, 2000, 640 S.

Die Jahrhundertwende nahmen etliche Geschichtswissenschaftler zum Anlass, eine Sonde in die Abgründe der letzten hundert Jahre zu senken und die dabei aufgespürten Verwerfungen in die historische Landkarte einzutragen. An bemerkenswerten Formationen herrscht kein Mangel, eher gebricht es an einem sinnfälligen Raster, der die Vielgestalt des Vorgefundenen in eine ebenso übersichtliche wie der Komplexität des Gegenstands angemessene Ordnung bringt.

Mark Mazower beschränkt seine Erkundungen auf die Geschichte Europas und strukturiert sie mit Hilfe dreier Leitgedanken. Erstens habe der erbitterte Kampf zwischen liberaler Demokratie, Kommunismus sowie Faschismus bzw. Nationalsozialismus das 20. Jahrhundert in seinen Bann geschlagen und lange Zeit im Würgegriff gehalten. Zweitens sei dieses Ringen um die politische Definitionsmacht zuvörderst als Wettstreit der Werte zu verstehen, die man nicht umstandslos als